

**Thibaud**

**Janody**

**Limites**

Il naquit. Une petite tige qui croît, croît pour laisser s'échapper une fleur. Elle est timide, fraîche et lente à s'ouvrir complètement, mais lorsque les pétales laissent déployer leurs voiles, on en admire la splendeur. Voilà ce qu'on appelle l'amour. L'immuable, la merveille humaine. Un mot si sacré, si fort qu'il ne souffrirait pas d'égal et est tenu pour éternel.

Mais rien ne peut se targuer de l'être ni même l'amour dans son orgueil voit sa fleur dépérir, mourir et devenir poussière. Le temps reprend ses droits, la beauté qu'il a accordée il viendra inexorablement la reprendre, quelle qu'en soit sa force.

Le temps n'a d'ailleurs point besoin de sortir de son antre pour réclamer son dû. Notre monde se charge d'éradiquer la beauté qu'il accorde, conditions sociales, le manque, le besoin. L'amour résiste bien mal à tous ces maux. Le temps n'intervient qu'à la toute fin, rendant à l'un ou l'autre insupportable quelque trait de caractères supportés pendant des années et qui vient sectionner le lien unissant les personnes.

Ainsi Anne se lève, un dimanche comme les autres, il est neuf heures du matin. Cette quinquagénaire, enseignante, épouse d'un musicien en avait assez, exaspérée était un mot faible pour qualifier son état. Elle avait atteint le point de non-retour. Alors que son fils cadet l'observe en train de prendre son petit déjeuner et comprend très bien. Il voit en silence l'amour qu'unissaient ses parents, un lien qui lui paraissait inaliénable, si fort lorsqu'il était plus jeune, devenir peau de chagrin. Jamais il n'eût pensé qu'il lui arrive quoi que ce soit. Mais ce monde matérialiste, où vivre se confond avec argent ; est passé maître dans l'art de briser les couples et les caractères opposés, qui se complétaient autrefois, de ses parents était maintenant tout ce qui les séparait.

Anne se leva et rentre dans la salle de bain. Elle était glaciale. Son époux en éternel étourdi a oublié de brancher le radiateur, comme toujours. Elle a froid, son dos la fait souffrir et elle peste contre lui. Il est absent, parti tôt le matin pour travailler. Enseignant à Paris dans une école de musique, un poste qu'il n'avait jamais quitté en trente ans. Il gagnait peu pour beaucoup d'heures. Ayant toujours refusé de passer des concours qui lui auraient ouvert des portes, il s'était lui-même piégé dans une vie de privations, obliger de toujours quémander auprès de sa famille ou autres. Pourtant ce fut le meilleur père qu'un enfant puisse avoir, bien des pères qui, gagnant leur vie de manière presque indécente, mais incapable d'avoir un contact avec leurs enfants, pourraient prendre des leçons de paternité de sa part.

Dès le commencement, il y eut quelques frictions dans le couple. L'époux se plaignant plusieurs fois le soir de n'avoir qu'un travail minable et l'épouse qui lui répondait d'un ton implacable et glacial de passer une bonne fois pour toutes ses concours, comme elle-même avait dû le faire pour être enseignante. Puis il ne chercha plus à se défaire de sa condition et se mit donc à attendre que le temps passe, sans rien changer à son mode de vie. Il avait toujours refusé les contraintes. Les ennuis financiers furent alors toujours présents dans la vie de la famille. Il empruntait donc à tout ceux avec qui il était en contact, amis, famille, travail. Sa famille le soutint toujours épongeant nombre de paiements en retard, de dettes et d'autres impayés tout en pensant qu'il était un homme entretenu et par sa famille et par sa femme. En messe basse on murmurait qu'il n'en faisait pas assez. Pourquoi ne gagnait-il pas plus ? Était-ce impossible ? Lui ne laissait rien paraître, mais ses fils, au nombre de trois, n'étaient point stupides pour ne rien voir. Sous ce masque tranquille pleurait une âme meurtrie, frappée d'une grande culpabilité, mais également touchée par une force d'inertie telle qu'elle ne faisait point avancer le corps qu'elle habitait. Et tout en continuant cette routine, il ne s'apercevait qu'à moitié qu'il faisait dépérir sa si précieuse fleur.

Son épouse ne supportait plus cet esprit. Comment pouvait-on accepter de demander sans cesse à autrui ? Elle n'avait pas le même caractère, battante, elle s'accrochait et cherchait toujours une solution à chaque problème. Arrivée à la quarantaine, elle passa même d'autres concours qui lui permirent de passer de l'enseignement au collège à celui du lycée et fit plus d'heures supplémentaires pour subvenir aux besoins de la famille. On ne pouvait dire qu'elle était ingrate ou trop porter sur ses propres sous, car lors de leur mariage, elle avait de l'argent mis par sa famille de côté et elle s'en sépara sans regret pour éponger les dettes de son compagnon. Méprisée par ses parents, elle le défendit bec et ongles, l'amour faisait son office et devant le caractère buté de son père, dont elle avait hérité, elle claqua la porte au nez de sa famille pour se consacrer pleinement à la sienne.

La maternité les rendit véritablement heureux et firent passer tous les autres soucis au second plan et ce mêmes dans des conditions particulièrement difficiles en début de mariage. Lui jeune musicien et elle jeune enseignante. Ils ne gagnaient que peu mais ils n'avaient nul besoin du luxe pour vivre. Toutefois, comme beaucoup, l'espoir que tout allait s'améliorer avec le temps leur permettait d'avancer, les souffrances sociales n'étaient pas encore présente et on pouvait encore à l'époque ; se projeter sur plusieurs années. Mais les crises successives écrasèrent au fur et à

mesure les espoirs des peuples disparurent et c'est dans une période de crise économique que les vieux démons du couple ressurgirent.

Dans ces moments où vous êtes mis à l'épreuve, sans cesse, arriver à un certain âge certaines choses ne sont plus acceptable. Elle qui avait le plus sacrifié en avait plus qu'assez dans cette vie. Elle venait de vivre l'expérience humiliante du prélèvement sur salaire par les impôts, car en cette année 2014 la gauche était revenue au pouvoir depuis deux ans. Les deux époux étaient politiquement plutôt de gauche. Elle avait beaucoup milité dans les syndicats d'enseignants. Défendant les droits et ses collègues contre les profiteurs et les mal-intentionnés du système éducatif quant à lui, il votait rarement, prétextant que cela ne servait à rien. Devant le peu d'arguments son épouse lui faisait d'amers reproches, on ne change pas les choses en restant à critiquer assis sur son fauteuil, sans bouger, sans proposition. C'était l'une des choses qui l'irritait de plus en plus. Durant dix-sept années la droite avait été au pouvoir, durant le dernier quinquennat ils avaient laissé la France dans un état bien pitoyable, mais durant cette période la vie s'améliora pour cette famille appartenant à la classe moyenne à qui la droite faisait les yeux doux. Ils purent se payer quelques week-ends, des petites choses et la fleur résista un temps à la tempête.

Mais après une gestion désastreuse du pays, le peuple flanqua à la porte cette droite conservatrice pour la remplacer par une gauche qui n'avait malheureusement de gauche que le nom. Beaucoup de promesses, bien peu de tenues si ce n'est les moins importantes. Ils firent crouler sous les impôts le pays et plus particulièrement la classe moyenne auquel ils appartenaient. Il était impopulaire de taxer les pauvres, dangereux de taxer les riches, car c'est ceux avec qui vous dînez à midi dans les restaurants parisiens à la pause de l'Assemblée nationale. Alors vous vous rabattez sur la masse besogneuse et vous la saignez à blanc.

Harcelés par les crédits et les frais bancaires, le couple avait bien du mal à s'en sortir et suite à de trop nombreux impayés on préleva directement sur le salaire d'enseignante de l'épouse.

Fonctionnaire publique on pouvait traire la vache sans pitié, le salaire tomberait de toute évidence ce qui n'était pas le cas de son conjoint.

Le fait que la directrice de son établissement puisse savoir, lire, qu'on lui prélevait de l'argent pour ses problèmes d'argent lui était insupportable. Elle le vivait comme une véritable injustice, elle qui se démenait nuit et jour. Son époux, toujours passif, suivait quant à lui, le même chemin. Il empruntait le plus souvent à son oncle et à sa tante ou à ses parents tandis que la colère d'Anne

grandissait de plus en plus. Elle réfrénait ses sentiments, mais lorsqu'il se lançait dans un discours en maudissant les riches et le monde elle s'écriait « et toi qu'as-tu fait pour nous aider à nous en sortir plutôt que de blâmer le monde ? ». Le flambeau s'éteignait, les enfants le voyaient. Anne, atteinte au dos par plusieurs hernies discale, craignant de plus en plus avec l'âge le froid et la douleur n'arrangeait rien à l'affaire. Elle ne pouvait plus dormir dans le lit conjugal, trop raide pour elle et préférait le sommeil sur le canapé face à la cheminée chaude qui lui détendait les muscles. Auparavant elle le rejoignait et la passion subsistait entre les deux êtres, la tendresse n'avait pas disparu. Mais depuis quelques années, elle ne bougeait plus de son canapé et lorsqu'il rentrait le soir tard elle fermait bien avant le rideau de la salle à manger pour ne pas être dérangée et s'endormait seule. Plus jeune elle ne s'endormait jamais sans qu'il ne soit rentré, ce n'était plus le cas, il arrivait tard et elle n'avait plus la force de veillier si tard. Anne tenta le dialogue, de le pousser à écrire de la musique et à se faire publier, car il avait un grand talent, mais se sous-estimait tellement et manquait tant de confiance en lui si bien qu'il refusait d'envoyer la moindre œuvre. Il était aussi têtu qu'une mule lorsqu'il avait décidé quelque chose. Il reconnaissait ses torts sans discuter, mais ne voyait pas d'alternatives pour y remédier. La routine s'installa. Une phrase malheureuse contribua au délabrement de leur relation. Un soir qu'il revenait d'un séjour chez son oncle et sa tante, la rencontre s'étant assez mal passée, car l'oncle vieillissant lui avait fait des reproches sur ses demandes quotidiennes d'argent. Il lança avec colère : « ils crèveront avec leur fric et voilà ». Anne eut alors une bouffée de colère qu'elle contint, mais n'oublia pas pour autant. Après trente ans d'aide était cela tout ce qu'il retenait d'eux ? Il les réduisait ainsi par aigreur personnelle.

Elle eut alors de plus en plus l'impression de n'être qu'une citerne ou l'on vient puiser son eau, dans son cas son argent. Elle se tuait au travail pour si peu de reconnaissance, qu'en était il de ses rêves passés ? Le monde de l'enseignement n'y était pas propice, élèves stupides et mal élevés, parents vulgaires et parfois bien plus idiots que leurs progénitures. Il n'y avait rien de bien engageant. Elle se lança dans la peinture et le moral revint quelque peu. À défaut de vendre immédiatement des toiles, elle eut quelque succès dans des galeries et expositions. Son mari la soutint d'ailleurs dans cette entreprise sans se rendre compte que pour la combler il n'avait qu'à faire quelques gestes d'efforts. Elle se referma et ne confit plus qu'à son fils cadet dont elle était le plus proche. Ses fils avaient tous la vingtaine et étaient assez grands et mûrs désormais. Elle lui faisait part de ses colères et de ses rancœurs. Lui se sentait un peu coupable, car tous trois faisant

des études longues étaient encore au foyer familial et pesait évidemment sur le budget familial. Mais leurs parents estimaient que c'était leur rôle de leur assurer un avenir et ne les astreignait point à trouver un travail en plus, bien qu'ils aidaient souvent leurs parents dans les dépenses et cela non plus Anne ne le tolérait plus. Voir ses propres enfants payer les courses ou l'essence lui donnait la nausée et elle en pleurait en secret le soir. Elle trouva quelques occasions de lancer des piques à son époux. Lorsqu'ils étaient en famille et qu'on demanda comment cela se passait par chez eux, elle répondait systématiquement « mal comme d'habitude », une manière de dire que comme toujours elle travaillait, mais que l'inertie de son mari n'arrangeait toujours pas leur situation et toute la famille le savait. Une pique cruelle et humiliante qu'il encaissait l'air abattu. Il disait quelques fois « je sais bien que c'est de ma faute tout ceci, je ne gagne pas assez » lorsque les enfants étaient plus jeunes et qu'ils avaient encore des velléités de trouver un autre travail. Pour le reconforter, Anne lui disait que ce n'était pas aussi grave. Elle ne le blâmait pas encore, elle le fit plus tard en larmes avec son fils cadet assis à ses côtés qui ne savait que lui répondre et qui avait grande peine à la voir ainsi. Anne n'avait jamais demandé une vie de grand luxe. Une vie simple, à l'abri du manque avec quelques petits plaisirs lui aurait suffi et que ses enfants ne manquent de rien. La situation n'était pas facile également avec son fils aîné qui souffrait de troubles psychologiques et dont ils s'étaient occupés toute leur vie. Ce dernier avait la mauvaise habitude de répondre de façon agressive à la moindre parole, quel que soit le sujet. Cela même la mère qu'elle était ne le tolérait plus. Elle supportait déjà assez pour ne pas être mal reçue dans sa propre maison. C'était son sanctuaire, son endroit où elle s'évadait et après des années de patience elle éclata et dit clairement à son fils qu'elle refusa qu'il continue cette conduite. Ou il s'améliorait ou il partait. Depuis 27 ans elle s'en occupait elle méritait plus de respect.

Le dialogue s'était éteint entre les époux, plus de fous rires, plus de moments tranquilles, un thé à la main, devant un bon feu. Chacun restait dans son bureau et se croisait en ne disant que des banalités d'usages. Il est fort probable que s'il n'y avait pas eu d'enfants, ils se soient séparés bien plus tôt. Des couples qui restaient ensemble par résignation, Anne en avait connu beaucoup, chez ses amis c'était un fait courant. Les propres parents de son époux avaient adopté cette vie. Chacun vivant dans la maison sans éprouver aucun sentiment l'un pour l'autre, et ce depuis des années, mais l'un ne pouvant quitter l'autre pour des raisons purement financières tandis que l'autre voulait garder une certaine compagnie, ils restèrent ainsi ensemble, un couple de confort.

La grand-mère fit un jour un AVC qui la transforma en un légume et on l'hospitalisa dans un établissement dédiés aux fins de vie. Chose étrange, le grand-père vint chaque jour la voir, tous les matins jusqu'à ce que lui-même décède. Éprouvait-il quelque culpabilité ? Avait-il retrouvé des sentiments oubliés pour sa femme qu'il ne soupçonnait pas encore avoir ? On ne le saura jamais.

Lorsque les deux eurent rendu l'âme, une remarque fit éclater le couple. Une simple histoire d'héritage. Anne vit son époux ne regarder que l'argent qu'il allait toucher pour se remettre à flot. Fallait-il attendre pour lui que les êtres chers meurent pour qu'il puisse avoir quelques sous ? Était-ce de même pour elle ? Il passerait sa retraite, entretenue encore par sa femme puis profiterait de sa retraite si elle mourait à cause de sa santé fragile.

Anne réfléchit une semaine, puis, sans consultation. Sans dire mot. Elle envoya les papiers du divorce. Elle refusa de supporter davantage, ses enfants étaient assez grands pour comprendre. Ils mirent leurs affaires en ordre, il n'y eut pas de scène, pas d'esclandres, son mari partit la mort dans l'âme, car lui l'aimait comme au premier jour, mais il l'avait laissé s'échapper. Il se prit un petit appartement et continua sa routine. Il ne changea pas, mais regretta toujours.